

Du futur en liberté L'uchronie au cinéma

Zoé Protat

Volume 31, numéro 2, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68891ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

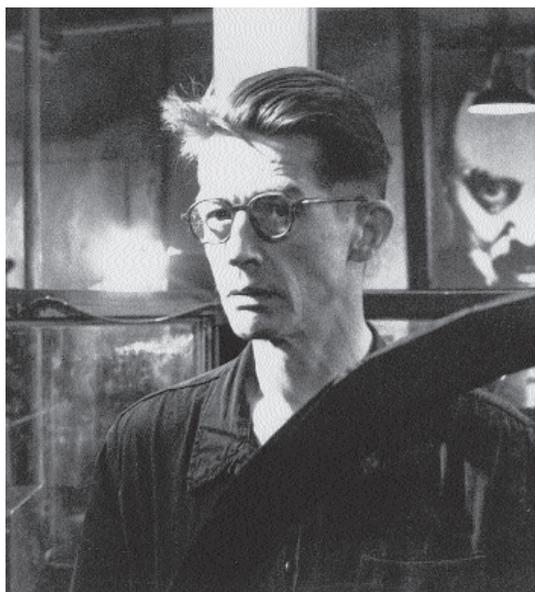
Protat, Z. (2013). Compte rendu de [Du futur en liberté : l'uchronie au cinéma]. *Ciné-Bulles*, 31(2), 48–51.

Du futur en liberté

ZOÉ PROTAT

Qui n'a jamais espéré réécrire l'Histoire? Devant tant de violents bouleversements, de coups de théâtre, de tragiques absurdités, comment résister à la tentation de faire bifurquer la réalité? Ce concept qui laisse rêveur existe bel et bien et porte un nom: l'uchronie. Un néologisme imaginé par le philosophe français Charles Renouvier en 1857 et qui présuppose de petits arrangements avec l'histoire. À une croisée de chemins, le monde peut prendre un autre tournant: l'uchronie, ou l'art du « et si ». Et si l'Empire romain n'avait pas sombré dans la décadence? Et si Napoléon n'avait pas conquis l'Europe. Et si la révolution industrielle n'avait pas eu lieu?

Motif favori de la littérature d'anticipation, l'uchronie se développe la plupart du temps en dystopie, c'est-à-dire en vision particulièrement pessimiste du futur possible de l'histoire. Avec son *Maître du Haut-Château*, Philip K. Dick en produisit l'exemple type: et si l'Allemagne avait remporté la Seconde Guerre mondiale? Étonnamment, ce chef-d'œuvre paranoïaque n'a pas encore eu l'heur de plaire au grand écran, contrairement au *1984* de George Orwell adapté au cinéma par Michael Radford en... 1984! Pourtant écrite peu après la fin de l'empire nazi, l'œuvre maîtresse d'Orwell est une cynique réplique aux lendemains qui chantent. La terreur stalinienne et le traumatisme de la bombe inspirèrent à l'écrivain une guerre nucléaire entre Est et Ouest qui, dans de fictives années 1950, aurait jeté les bases d'une dictature mondiale. La planète est désormais divisée en trois immenses puissances (Océania, Estasia et Eurasia), perpétuellement en guerre les unes contre les autres. Parti unique, culte de la personnalité, slogans scandés et camps de travail: le totalitarisme orwellien vient clairement du modèle soviétique. Chaque citoyen est surveillé nuit et jour par un système de caméras omniprésentes. Dans cet univers totalement sclérosé, Winston Smith, terne fonctionnaire, tombera amoureux et se rendra coupable de « crime par la pensée »...



1984

Adapter *1984* pour le grand écran ne fut pas chose aisée. Plutôt radicale, la succession d'Orwell souhaitait un film réaliste, sans effets spéciaux ni décor futuriste. Très sobre, la réalisation de Radford répond parfaitement à leurs exigences. Son aspect rétro l'ancre même positivement dans l'uchronie. Au cinéma, la ville de Londres de **1984** est une représentation tout à fait plausible de ce que devait être celle de 1948: une ville toujours brisée, parsemée de trous d'obus, suintante d'humidité. Chez Orwell, la guerre ne s'est jamais vraiment terminée! Qui plus est, Radford exploite au maximum toute l'iconographie fascisante: affiches géantes, visages tordus d'émotion, poings levés. Ce parti pris réaliste n'empêche aucunement l'onirisme ni le romantisme glacé de la liaison fatale entre Winston Smith et l'énigmatique Julia. Smith fait dans le révisionnisme historique du quotidien: chaque jour, il fait disparaître les « fautes » du

journal de la veille. L'antihéros parsème donc lui-même l'univers de petites et de grandes uchronies, qui changeront (ou pas) la suite du monde... cynique mise en abîme s'il en est.

Œuvre monumentale, *1984* a fait des petits. Parmi les plus remarquables, notons *V pour Vendetta* d'Alan Moore, publié par fragments de 1982 à 1989. Charge politique cinglante inspirée par les années Thatcher, ce roman graphique parachute un superhéros intello, énigmatiquement nommé « V », en pleine Angleterre totalitaire. Après une ère de chaos, un parti ultraconservateur prend le pouvoir et réinstalle l'ordre et la morale. Rétrogradés au rang de colonie, les États-Unis sont traités en faire-valoir. Le couvre-feu est décrété à 23 h et la police, totalement corrompue, fait la loi. Racisme, homophobie, paranoïa terroriste, censure de la presse, rationnement de la nourriture, animateurs de télévision obsédés par le jugement dernier : telle est l'Angleterre imaginée par Alan Moore si l'extrême droite y avait fait (encore) plus de dommages. *V pour Vendetta* fut adapté au grand écran en 2005 par James McTeigue.

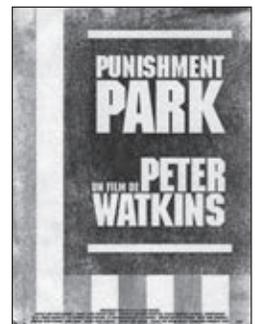
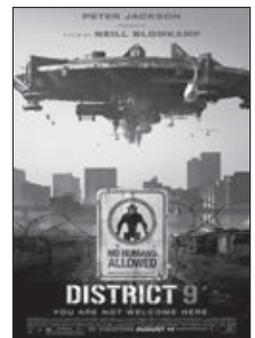
Jolie pirouette : c'est John Hurt, tragique Winston Smith chez Michael Radford, qui chausse ici les bottes du Haut Chancelier Adam Sutler, tyran devant Dieu ! Son gouvernement a conquis le pouvoir en créant à la fois un terrible virus, puis son antidote. De ces expériences médicales extrêmes, effectuées sur les opposants politiques et autres indésirables de la société, est né V, un justicier masqué au verbe créatif, qui dynamite tout sur son passage au rythme de *l'Ouverture 1812* de Tchaïkovsky. Ce personnage, expert en escrime et lyrique au possible, vit dans un palace troglodyte rempli de livres. Il tient autant du fantôme de l'opéra que du comte de Monte-Cristo et se réclame de Guy Fawkes, célèbre « terroriste » ayant tenté de faire sauter le parlement britannique en 1605. Il s'acoquine avec Evey, fille de dissidents ayant subi la maison de redressement dès l'adolescence. Ensemble, ils joueront avec le feu. La justice justifie-t-elle les moyens ? Existe-t-il une utilisation morale de la violence ? Autant de concepts philosophiques porteurs au cœur de cette superproduction intelligente et exigeante.

Poursuivant sur le thème du fascisme, abordons maintenant, par le biais de l'uchronie, la Seconde Guerre mondiale — période historique « surfiction-

nalisée » s'il en est une. Piétinant sans vergogne toutes les réalités du conflit, **Inglourious Basterds** de Quentin Tarantino (2009) met en scène un commando américain juif ultraviolent. Les « bâtards » du titre sont de véritables machines à scalper les nazis. Ils débarquent en France avec pour objectif de devenir leur pire cauchemar. Devant la caméra de Tarantino, les hommes du Führer se retrouvent ainsi paralysés par la légende du fameux « Juif barbu », introduit à l'image comme un monstre de film d'horreur. Aux côtés de l'armée anglaise, les bâtards s'investissent dans l'opération Kino qui vise à faire sauter Hitler et ses plus hauts dignitaires alors que ceux-ci sont réunis dans une salle de cinéma. Ils ne savent pas que celle-ci appartient à la jeune Shoshanna Dreyfuss, survivante juive, qui envisage elle aussi de mettre le feu aux poudres grâce à sa collection de 300 films de nitrate d'argent !

Inglourious Basterds, ou la revanche d'un peuple foulé aux pieds de l'Histoire ? Tarantino met en scène des figures historiques plus que réelles pour mieux détourner leurs destinées. Quant à ses personnages juifs, ils sont puissants et victorieux. Autant de sans-gêne avec une histoire si sensible ? Plusieurs en ont grincé des dents. Contrairement à Roberto Benigni, épinglé en 1997 pour son **La Vie est belle**, Tarantino n'ambitionne pas de réaliser une comédie sur la Seconde Guerre mondiale (malgré certains passages quasi burlesques). Son film est tout de même extrêmement divertissant, un vrai plaisir pour le cinéphile.

Depuis le début de sa carrière, Tarantino trouvait ses éclairs de génie dans les films de genre, pillés à coup de citations délirantes. **Inglourious Basterds** constitue un tournant sérieux dans sa filmographie. Il agrandit encore son terrain de jeu : de l'histoire du cinéma à l'Histoire avec un grand H. N'empêche : Goebbels agit ici en tant que penseur d'un « nouveau cinéma allemand », les personnages sont critique cinématographique, actrice ou propriétaire de salle ; on voit à l'écran montage, pellicule, développement, projection. Un film de propagande fictif, « La Fierté de la nation », est au cœur du drame. De la musique orchestrale pompeuse à certains types de plan, Tarantino se plaît à reprendre les codes du cinéma des années 1940, assortis au tape-à-l'œil de la culture populaire. On reconnaît bien là le réalisateur, adepte d'une violence si excessive et picturale qu'elle en perd presque toute charge réaliste. Le film





Inglourious Basterds

débuté par un carton où s'inscrit « Il était une fois... dans la France occupée par les nazis » : un conte, alors? Extrêmement dialogué, et en quatre langues s'il vous plaît, **Inglourious Basterds** ne montre pas l'« après » de l'uchronie, mais plutôt l'« avant » et le « pendant ». Et la chute du troisième Reich selon Tarantino, c'est la mort d'Hitler au cinéma!

Souvent, l'uchronie appelle les surprises et un cas exceptionnellement créatif arriva d'Afrique du Sud en 2009 avec le premier long métrage de Neill Blomkamp, **District 9**. Le récit est profondément original : en 1982, un immense vaisseau spatial termine son mystérieux voyage tout juste au-dessus de Johannesburg. Ses occupants, créatures insectoïdes, sont faibles, malades... Amenées sur la terre, elles doivent cohabiter avec les humains. Mais, incapables de se conformer aux codes de la société, elles sont ostracisées et réduites à la misère. Après 20 ans de troubles interraciaux, le gouvernement tranche : les « crevettes » seront isolées à 200 kilomètres de la ville à District 9, un camp de bric et de broc où, bientôt, tous les trafics fleurissent. Au Ministère des Affaires extra-terrestres, c'est Wikus Van De Merwe qui est responsable de l'expropriation.

District 9 met à mal de nombreux clichés de l'extra-terrestre en science-fiction. Loin de se comporter en envahisseurs, ceux-ci n'aspirent qu'à rentrer chez eux. Ainsi une « crevette », aidée de son jeune fils,

distille-t-elle patiemment le fluide qui pourrait les ramener à leur planète d'origine. Lorsque Wikus ingère accidentellement cette précieuse substance, le film vire à la chasse à l'homme. Mais c'est surtout la puissance inouïe de la métaphore tricotée par Blomkamp qui frappe : l'apartheid, la gangrène de l'Afrique du Sud, réécrite façon « Guerre des mondes » ! Sans pudeur, les extra-terrestres vont subir toutes les humiliations que l'histoire a traditionnellement réservées aux peuples jugés inférieurs. Utilisés en tant que cobayes médicaux ou chair à canon, ils sont appâtés par de la nourriture pour chats. Un temps tolérés, mais jamais intégrés, ils sont des citoyens de seconde zone, des esclaves nouveau genre que tous ignorent et méprisent... Et s'ils se montrent parfois très agressifs, les humains, eux, les détruisent avec une joie mauvaise. District 9, ce n'est au fond qu'un *township*, un de ces bidonvilles-symboles de la ségrégation anachronique du peuple noir asservi par les colons blancs jusqu'en 1991. L'uchronie, ici assortie de créatures fantastiques, est pourtant d'une acuité confondante, et doublée d'un visuel saisissant.

Doyen des films discutés, **Punishment Park** de Peter Watkins (1971) est aussi le plus hybride de tous, car il mêle à la fois uchronie, film expérimental et faux documentaire. À défaut d'être véridique, le postulat de départ est tout à fait réaliste. Alors que la guerre au Vietnam s'enlise, la contestation

politique gagne du terrain aux États-Unis — et malgré les idéaux *peace and love*, elle n'est plus seulement pacifique. Par rapport à une population en colère, le président Nixon déclare la loi martiale : marxistes, anarchistes, *hippies*, féministes et rebelles en tous genres sont traînés devant les tribunaux pour atteinte à la sûreté de l'État. On leur propose soit la prison, soit une épreuve à Punishment Park, lieu initialement dédié à l'entraînement des forces de l'ordre. Trois jours en plein désert, sans eau ni nourriture, policiers aux trousseaux, avec comme but un drapeau américain à décrocher. Un groupe de journalistes européens ébahis suit deux équipées de « criminels », une en procès et l'autre à Punishment Park.

Si le film de Watkins est un pur produit de son époque, le truchement de l'uchronie soulève une pléthore de questions morales ou philosophiques n'ayant, hélas, pas pris une ride : brutalité policière, négation des libertés individuelles en temps de crise, légitimité de la guerre, société basée sur la violence, pouvoir et fascination des armes. Si elle n'a jamais été tendre, la politique américaine envers les dissidents était à cette période particulièrement répressive. Le 4 mai 1970 à la Kent State University, la police avait tiré à bout portant sur des étudiants non armés qui avaient le tort de protester contre l'invasion du Cambodge par les troupes américaines. Quatre réels morts plus tard, **Punishment Park** est ainsi une fiction très crédible, qui plus est

renforcée par les codes de l'effet-vérité : gros plan nerveux, caméra frontale, voix *off* impersonnelle scandant sans relâche l'heure et la température, toujours plus insoutenable, qui règnent à Punishment Park.

Entièrement construit en montage alterné, le film avance à un rythme essoufflant. Jeté dans l'action, le spectateur s'identifie immédiatement à des personnages-archétypes incarnés par des acteurs non professionnels d'une intensité incroyable. Et si un séjour à Punishment Park n'est en réalité qu'une longue marche vers la mort, le président Nixon continue impassiblement à surplomber la salle de cour improvisée de sa photographie officielle. Inutile de dire qu'avec son œuvre violemment de gauche, militante d'urgence par nécessité, Watkins ne connut son succès d'estime qu'en Europe.

L'histoire alternative proposée par l'uchronie prend racine dans l'importance fondatrice de l'événement en tant que catharsis pouvant faire basculer la destinée de tout un peuple. Si elle fascine autant, ce n'est guère étonnant : quoi de plus vertigineux que de pouvoir créer de l'histoire en toute spontanéité ? Avec l'uchronie, l'histoire perd tout relent scolaire, tout aspect figé. Sous la plume et devant la caméra d'artistes de talent, elle se transforme en fiction des plus débridées. Elle modifie le passé, commente le présent, invente du futur... dans la liberté de tous les possibles. ▀



District 9